

Impact des mutations spatiales sur les pratiques sociolinguistiques

Abdencacer Guedjiba
Centre Universitaire Khenchela

Résumé :

Cet article s'inscrit, dans notre projet de recherche sociolinguistique, autour de la problématique des représentations des langues et des positionnements épilinguistiques des sujets, dans le cas du massif de l'Aurès.

Le massif de l'Aurès, est une région berbérophone, située au cœur même du pays chaoui. L'enquête a été menée, auprès de personnes d'âge et de sexe différents, dans les principales agglomérations de la localité: Arris et Tkout dans la vallée de Oued Labiod; Mena et Tizi Laabed dans la vallée de Oued Abdi. Cette étude a pour objectif de proposer un état des lieux des pratiques sociolinguistiques des habitants de cette région. Nous nous interrogeons sur les langues qu'utilisent nos sujets, dans leurs pratiques langagières courantes, dans leur région? Quelles langues utilisent-ils dans les centres urbains (Batna et Biskra) qu'ils fréquentent régulièrement? La perception spatiale et le changement d'espaces influent-ils sur leurs pratiques sociolinguistiques ?

Abstract

This article is the result of field study, in the massif of the Aurès, a breber region, lacted in the heart of the chawi's country. The survey was conducted among people of diffrent age and sex, in major cities namely : Arris, Mena, Tizi Laabed, T'kout. The study focuseson the linguistic practices of the inhabitants of this region who are called in Batna « djebailia ». For these inhabitants, the languages in presence, in common usage in this case : the chawi and the spoken arabic are two territorial means of communication. The first, in rural mileu ; the second, in urban milieu. The chawi in additionits communicative utility has a symphonic and distinguished features.

Introduction

Cet article se veut une contribution à la description de la réalité sociolinguistique du pays chaoui, une région berbère importante de l'Algérie du Nord, mais très peu étudiée. Son objet est d'établir un profil sociolinguistique, à travers une description fondée sur une série d'idées d'emploi des langues, d'attitudes et des représentations de leurs locuteurs.

« Les langues ne se rencontrent pas seulement dans la réalité observable. Leurs contacts, dans l'imaginaire, sont également complexes et important à connaître. » (LE DU & LE BERRE, 1987: 18)

Nous nous intéressons, principalement, aux rapports entre les mutations spatiales et les pratiques sociolinguistiques chez les locuteurs berbérophones du massif de l'Aurès. Quelles langues utilisent-ils dans le massif et dans les centres urbains qu'ils fréquentent régulièrement ? Ces locuteurs changent-ils de langue en changeant d'espace ? La perception spatiale influe-t-elle sur le changement des langues ? Qu'est ce qui fonde ces motivations linguistiques ? Quelles attitudes et quelles représentations accompagnent les pratiques sociolinguistiques de ces locuteurs ? etc.

Pour répondre à ces questions, nous avons mené un travail de terrain (questionnaire, entretiens, observations), d'abord, en milieu rural (dans le territoire d'origine de notre population d'enquête, c'est-à-dire, le massif de l'Aurès). Nous avons ciblé les principales localités de la région, en l'occurrence : Arris et T'kout, dans la vallée de Oued

Labioud ; Menaâ et Tizi Laâbed, dans la vallée de Oued Abdi. Ces localités sont envisagées, comme un sous-territoire qui produit

« des normes partageables et partagées et des attitudes communes, mais sans être un ensemble immuable et uniforme. »

(BULOT, 1989 : 58)

Pour établir le lien entre les pratiques sociolinguistiques et les mutations spatiales, nous avons étendu notre enquête au principal centre urbain (Batna) où se rendent et s'installent, fréquemment, nos enquêtés.

Le choix du sujet s'explique, par le fait que les usages linguistiques et les contacts des langues constituent, de nos jours, les premiers objets d'étude de la sociolinguistique et les principales préoccupations de la linguistique de contact. Le choix du terrain d'étude est dû, d'abord, au fait que nous soyons, nous même, originaire de cette région que nous connaissons parfaitement. Prendre sa région comme terrain d'étude constituait l'un des principes (*le travail devant sa porte*) de la sociologie de Chicago. Un principe qui a été largement repris par de nombreux sociolinguistes américains: FERGUSSON, FISHMAN, LABOV etc. Ensuite, parce que le massif de l'Aurès est, souvent, présenté comme la région la plus berbérophone du pays chaoui. Ses habitants représentent, comme le confirment des éléments de réponses dans cette enquête, pour les chaouis d'autres régions de l'Aurès, un groupe socialement homogène, linguistiquement caractérisé et géographiquement spatialisé. Ce qui leur confère, à leurs yeux,

« une identité sociale et linguistique propre sur la base de laquelle s'élaborent et se structurent les formes de leurs motivations linguistiques. » (ZANGO, 2001 : 13-14).

L'analyse des données recueillies, concernant les pratiques sociolinguistiques de nos enquêtés, nous fait penser à une situation de diglossie ; un concept développé, pour rappel, par FERGUSSON (FERGUSSON 1959), puis étendu par FISHMAN (FISHMAN 1967) à l'usage complémentaire institutionnalisé de deux langues distinctes, dans une communauté donnée. L'une est qualifiée de variété haute (high variety) ; l'autre est dite variété basse (low variety).

L'application de ce modèle, aux rapports et aux fonctionnements des variétés linguistiques, en présence, pour les djebailis, permet de mettre en évidence plusieurs rapports diglossiques, dont le plus important, pour ce qui nous concerne, est celui de diglossie : chaoui (une variante de Tamazight) / arabe parlé.

Les deux langues partagent un certain nombre de données sociolinguistiques. Elles sont, toutes les deux, des langues orales, non normées, non enseignées et réservées aux domaines informels. Aucune d'entre elles n'assure, par sa pratique ou par sa maîtrise, des promotions sociales pour ses sujets.

Présentation du terrain d'étude

Le massif de l'Aurès, notre terrain d'étude, est situé à la croisée des frontières de trois wilayas. :Batna au nord, Biskra au sud et Khenchela à l'est. Il donne sur les vastes hauts plateaux de Timgad, de Toufana et s'étend jusqu'aux terres des Béni Mloul, dans la wilaya de

Khenchela. Il est séparé du désert par la chaîne de l'Ahmer Kheddou. Les plaines de Ain Touta le séparent des monts de Blezma. Le massif de l'Aurès est l'une des régions les plus enclavées du pays chaoui.

Ce territoire se subdivise en deux vallées, qui portent les noms des oueds qui les traversent : la vallée de Oued Abdi, dont les principales agglomérations, en amont, sont: Tizi Laabed, et Menaa. Sur son affluent, Oued Lahmer, on trouve Bouzina. Sur l'autre versant, se situe, presque parallèle à la première, la vallée de Oued Labiod, dont les principales localités, du nord au sud, sont : Ichemoul, Arris et Ghassira. Sur son affluent, Oued Chenaoura, se trouve la localité de T'kout.

Les habitants de cette région, qu'on appelle à Batna « djbayliya » en arabe, « ijbayliyyen » en chaoui, c'est-à-dire, les montagnards ou les habitants des montagnes, se subdivisent en plusieurs *aarach* (tribus) dont les principaux sont : At Abdi, At Daouod (les Touba), At Bouslimane, Ighasiren. Administrativement, le pays des « djebailis » est subdivisé en *daïras* et en communes (trois *daïras* et six communes dans chacune des deux vallées).

Au plan économique, les habitants du massif étaient, essentiellement, des agriculteurs. En raison, de l'exiguïté des terres agricoles et de l'austérité des sols, le pays des « djebailis » enregistre, depuis longtemps, un fort taux de répulsion. Un phénomène, qui s'est proliféré, notamment, après l'indépendance. Les principales destinations sont les villes voisines : Batna et Biskra. Les djebailis s'y rendent et s'y installent régulièrement.

Le massif de l'Aurès est une région berbérophone. Batna et Biskra sont deux villes, entièrement, arabisées. Quel impact exercent ces mutations spatiales sur les pratiques sociolinguistiques des djebailis que l'on présente souvent comme les plus berbérophones du pays chaoui?

Les pratiques langagières en milieu rural

Dans le massif de l'Aurès, près de 87% d'enquêtés donnent la préférence et la primauté, à l'usage du chaoui, dans la quasi-totalité de leurs interactions verbales quotidiennes. Le chaoui se présente, comme langue vernaculaire dans tout le massif, que la population d'enquête présente, comme un « *milieu naturel du chaoui* ». L'emploi prédominant de cette langue, dans l'usage courant, n'exclut pas, pour autant, le recours à d'autres langues, comme l'attestent les réponses des enquêtés : l'arabe parlé avec les étrangers non chaouiophones, les langues de l'école (arabe scolaire et le français) dans des situations formelles (l'école, la mosquée, les situations d'écrit etc.)

Le chaoui est déclaré, par la majorité de nos enquêtés, comme langue de base. C'est la langue avec laquelle on naît, et par laquelle on passe pour apprendre d'autres langues. C'est elle que l'on parle spontanément et couramment, avec plus d'aisance. « *On ne peut parler une autre langue dans notre village. Ici tout le monde parle chaoui: en famille, au village et même dans les villages voisins.* » (nous dit une enseignante de mathématiques au lycée de Tizi Laabed).

Certains enquêtés, soit près de 13% de l'échantillon, n'expriment aucune attitude, aucune préférence, envers le chaoui et

l'arabe parlé. Ils reconnaissent à chacune son domaine et sa fonction, dans le paysage linguistique djebaili (le chaoui en milieu rural, l'arabe parlé en milieu urbain). Les langues de l'école (le français et l'arabe scolaire) sont réservées au cadre formel. Ces locuteurs ne se soucient pas de l'avenir du chaoui. Ils le parlent entre eux; ils le transmettent à leurs descendants ; mais sans s'inquiéter, pour autant, ni pour sa survie ni pour sa disparition.

Quant à la politique linguistique à adopter avec les enfants, la majorité des enquêtés préfèrent laisser les choses prendre leur cours normal et naturel, comme cela a été le cas pour eux, dans l'évolution de l'usage linguistique de leurs rejetons, sans vouloir les influencer, tiennent-ils à souligner, au cours de nos entretiens, avec eux. « *Ils parlent comme nous tous.* » ou encore « *Ils vivent avec nous, on leur parle ils nous parlent.* » relève-t-on, dans leurs propos et leurs réponses au questionnaire.

D'autres, au contraire, (à peine 2%) voient qu'il est de leur devoir, pour mieux aider leurs enfants, dans leur scolarité, de leur apprendre l'arabe dès leur prime enfance. Car, à leurs yeux, comme le souligne P.BOURDIEU,

« *l'école (est) perçue comme le moyen d'accès principal, voire unique, à des postes administratifs* » (BOURDIEU, 1982: 34),

c'est-à-dire à l'ascension sociale. Même si, au fond, ils cachent, en réalité, d'autres raisons, beaucoup plus idéologiques ou simplement psychologiques.

Le profil professionnel, dans le massif, ne semble imposer aucune langue, si l'on excepte ceux qui exercent dans le domaine de l'enseignement, qui, en classe, utilisent, en règle générale, la langue d'enseignement (l'arabe scolaire, le français ou encore l'anglais). En dehors des heures de cours, dans la cour ou à l'extérieur des établissements scolaires, ils recourent à l'emploi de l'arabe parlé, pour s'adresser à leurs élèves. Mais avec leurs propres enfants et leur entourage, ils font usage de la langue imposée par l'environnement. Dans les autres secteurs, c'est la prédominance, voire, l'emploi quasi-exclusif du chaoui, à moins que l'interlocuteur ne soit arabophone. Dans ce cas, c'est ce dernier qui impose sa langue.

Les enquêtés tout en se considérant, dans leur majorité absolue, comme chaouiophones, reconnaissent leur compétence en langue arabe (arabe parlé). Il est rare, pour beaucoup d'entre eux, de trouver des djebailis qui ne parlent pas les deux langues. Ces derniers sont enregistrés, notamment, parmi les personnes âgées, les femmes et les enfants.

Concernant le sentiment de compétence ou d'aisance, dans l'une ou l'autre langue, les enquêtés se classent en trois catégories : la première déclare avoir une compétence meilleure en chaoui et serait plus à l'aise, dans cette langue qu'en arabe parlé. Cette catégorie représente, près de 47% de l'échantillon. La seconde, qui représente, environ 13%, avoue être plus compétente, et plus à l'aise en arabe parlé qu'en chaoui. Il s'agit de djebailis des centres urbains et d'arabophones berbérisés installés dans le massif. La troisième

catégorie, soit près de 40%, déclare avoir une compétence et une aisance équilibrées dans les deux langues. Il est question, ici, d'enquêtés, dont le niveau d'instruction ne dépasse, généralement, pas le moyen (le collègue).

Nous pensons que ces sentiments relèvent, plutôt, des perceptions des capacités linguistiques et non des usages linguistiques effectifs. Nous l'avons, d'ailleurs, remarqué au cours de nos entretiens avec nos enquêtés. Ceux qui déclarent avoir une capacité et une aisance meilleure en chaoui qu'en arabe parlé, parlent beaucoup mieux l'arabe que ceux qui avouent avoir une capacité équilibrée, dans les deux langues. Et que la capacité de ces derniers en chaoui, ne diffèrent pas de celle de ceux, qui déclarent être plus compétents, et plus à l'aise en chaoui qu'en arabe parlé.

S'agissant de leur position, vis-à-vis de la dénomination du parler chaoui, les enquêtés se subdivisent en deux catégories distinctes. Les uns (près de 63%) adoptent une position dévalorisante. Ils voient, dans le parler chaoui, un dialecte parce qu'à leurs yeux, « *il n'est pas écrit, il n'a pas de normes* », « *il n'est pas enseigné* »... « *C'est une langue exclusivement orale et qui présente beaucoup de variations géographiques au niveau lexical et phonétique* ». *Pour discuter de politique, de culture, des études, on utilise généralement l'arabe et non le chaoui* ». « *On ne peut pas enseigner en chaoui et transmettre le savoir, la science, la technologie.* » Mais ils n'hésitent pas, pour autant, à considérer l'arabe parlé, qui présente ces mêmes caractéristiques, comme langue.

Près de 27% d'enquêtés optent pour une position plus ou moins valorisante. Le chaoui, pour eux, est une langue, au même titre, que les autres langues. Pour des raisons que l'on peut résumer ainsi : Chaque langue a ses qualités, ses particularités et ses spécificités. Mais seulement pour des raisons d'ordre historique, politique, sociale, économique, etc. il se trouve que les unes sont plus évoluées, plus développées que d'autres. La faute n'incombe pas aux langues, mais à leurs sujets et aux pouvoirs politiques en place. La promotion et le développement des plus défavorisées, d'entre elles, n'est fonction que de simple volonté politique. C'est là le point de vue des intellectuels et des militants du mouvement berbère.

Néanmoins, les uns et les autres conviennent, tous, que le massif central, est « *le cadre naturel du chaoui* .» Ils s'accordent, également, que le chaoui est leur langue maternelle, leur langue première. Il est la langue de leurs ascendants. Aucun, d'entre eux, ne renie qu'il est la langue de l'usage courant, dans tout le massif, dans tous les domaines de la vie. Certaines choses ne peuvent être exprimées qu'en chaoui : les proverbes, les dictons, les blagues, etc. Ils perdent de leur sens si on les transpose dans une autre langue. Le chaoui est le vecteur de la culture et des traditions.

« *La langue est, pour un peuple et pour une ethnie, la vie même de ce peuple, de cette ethnie, avec son passé, ses sensibilités, ses pratiques particulières, sa mémoire collective, en un mot sa culture.*»
(BENIT, 2000 :191).

Notons, pour conclure, qu'il est certes vrai que, dans le massif, le chaoui prédomine dans l'usage courant. La pratique de l'arabe n'y est attestée que très rarement (essentiellement, avec les étrangers dont le nombre ne dépasse, généralement, pas une vingtaine, dans chacune des localités étudiées). Mais il semble que la présence massive, éventuelle, des non chaouiophones, dans la région, (une éventualité peu probable car le massif n'est nullement attractif), transformerait le paysage linguistique du massif. En effet, même si les djebailis préfèrent utiliser entre eux le chaoui, en présence de personnes non chaouiophones, ils recourent, tout de même, à l'arabe parlé. Ils expliquent cela par « le respect à autrui. »

Les pratiques langagières en milieu urbain

A Batna, le centre urbain le plus fréquenté par notre population d'enquête, la situation sociolinguistique se présente, quelque peu, différente. Elle s'est tout le temps, comme le témoignent un bon nombre d'informateurs, caractérisée par la prédominance de l'arabe parlé, dans l'usage courant.

Au lendemain de l'indépendance, parallèlement à l'occultation du fait Amazigh, dans le champ officiel et de la culture légitime, un mépris du berbère socialisé a commencé à se propager, notamment, dans les villes. Le chaoui était, selon un nombre de nos enquêtés, associé à la honte, dans les centres urbains. Il était assimilé à la ruralité, à la paysannerie, à la cruauté, à la vulgarité etc. Contrairement à l'arabe, qui était assimilé à l'urbanité, au civisme.

Certains habitants du massif de l'Aurès, qui, après l'indépendance, étaient contraints à quitter leurs villages, à destination des villes voisines, principalement, (Batna et Biskra), pour des raisons d'ordre social et économique, s'y trouvaient exposés au mépris social, aux moqueries, aux insultes. Leur origine (montagnards), leur style vestimentaire, leur mode de vie, leur langue et leur accent qui marquaient leur ruralité et leur amazighité, étaient socialement dévalués. Et cela les complexait beaucoup.

A Batna, notre lieu d'enquête, beaucoup d'enquêtés se souviennent encore, de ces incessantes humiliations, et de ces interminables intimidations que ne cessaient de vociférer, à leur rencontre, les arabophones et les chaouis arabisés de cette ville, durant les années 1960 jusqu'à la fin des années 1970 : « *chaoui serdun* » (*chaoui tête de mule*), « *chaoui mtellegh* » (*chaoui têtu*) ou encore « *chaoui bouheyyouf* » (*chaoui abruti*). Certains, nous ont, même, parlé d'agressions physiques, dont ils étaient victimes, durant leur enfance, seulement, parce qu'ils parlaient chaoui, en ville. Ils ne maîtrisaient pas encore l'arabe parlé.

« *En général, lorsqu'un dialecte est parlé par une population pauvre, située au bas de l'échelle sociale, ce dialecte devient le symbole de sa position sociale inférieure* » (LEIF, 1982: 18).

Dans cette ville, pour humilier, ridiculiser, intimider les habitants du massif, on les appelait : « *djabaylia* ». On a développé, tout un discours, des plus négatifs, sur le djebaili. Ce dernier, était

qualifié, même par les chaouis des autres régions, *de dur, de borné, de têtû, d'obstiné, d'arriéré*. Il était présenté, aussi, comme un être

« sans culture et ne proférant qu'un ramassis de mots qui ne pourrait être qualifié de langue. » (EL KHATIR, 2006 :131).

La majorité des djebailis étaient, à cette époque-là, quasi-monolingue. Ils ne parlaient que le chaoui. Ils s'exprimaient très mal en arabe parlé. Ils étaient très complexés par ceux qui ne parlaient pas le chaoui et ne le comprenaient pas ou mal (il s'agit d'arabophones et de chaouis, récemment, arabisés, dont l'attitude envers les chaouiophones était très humiliante).

Les premiers djebailis, installés dans cette ville, étaient très démunis. Par faute de moyens de payer le loyer, trois ou quatre familles étaient assujettis à partager la même maison. Les djebailis choisissaient leurs voisins, quand cela leur était possible, sur le critère régional et/ou linguistique, pour constituer une concentration régionale.

L'image constituée par les citadins à leur encontre avait pesé de tout son poids, pendant longtemps, sur les premières générations des djebailis des villes. Elles ont eu, pendant de longues années

« à souffrir d'une infériorisation, d'une culpabilisation, d'une honte d'être soi-même, de difficultés d'expression et même de communication. » (CARO, 1987 : 193).

La frontière linguistique s'est vue, ainsi, accrue par la frontière psychologique. Beaucoup de nos interlocuteurs ont, d'ailleurs, même

de nos jours, des attitudes anti-arabophones, en raison de leurs mauvais souvenirs d'enfance, qui les ont toujours marqués.

Face à la discrimination linguistique, qui les opposait aux habitants de ces villes, les djebailis ont réagi, par leur attachement ferme à leur langue, qu'ils n'ont jamais cessé de transmettre à leurs enfants.

« Un regroupement de personnes de même origine ethnique ou régionale, voire de personnes apparentés, entraîne un maintien de la langue, ou des langues, qui cimentent ces relations, aussi bien, dans les familles, que dans les secteurs d'habitation concernés. »
(JUILLARD, 1995 : 31).

La langue est, ainsi, devenue, pour les djebailis, le principal marqueur de se distinguer de l'autre, un facteur que l'on dressait comme un rempart, face aux menaces d'assimilation et d'acculturation. Ils ont réussi à s'imposer comme communauté chaouiophone distincte, aussi bien, par sa langue que par sa culture. Et cela unissait les différents aarach qui, dans le massif, n'étaient pas, toujours, en bons termes, entre eux. Ce faisant, ils ont initié un processus de refus d'uniformisation culturelle et linguistique, et de se fondre dans l'identité imposée (djabaylia).

« Quand un groupe est rejeté, stigmatisé, il développe des formes de différenciation à travers lesquelles, il se distingue du groupe qui le rejette. Cette distinction peut porter aussi bien sur l'identité, la langue, la culture. »
(GEA, 2005 : 74).

En dépit de leur attachement à leur langue et à leur culture, les djebailis n'ont pas rejeté la langue de l'autre, qu'ils ont apprise, pour leurs besoins communicatifs, dans la ville. La ville, pour le djebaili, représentait un autre mode de vie, par son urbanisme, par la langue qu'on y pratiquait, par son appareil institutionnel. L'arabe parlé s'y imposait comme langue de l'environnement.

« Toute domination symbolique suppose de la part de ceux qui la subissent une forme de complicité qui n'est ni soumission passive à une contrainte extérieure ni adhésion libre à des valeurs. »
(BOURDIEU, 1982 :36)

La pratique de l'arabe parlé, selon un nombre d'informateurs, n'était attestée, entre djebailis, que très, rarement, dans leurs interactions verbales. Beaucoup de djebailis avaient, en effet, compris, par la suite, que l'arabe parlé, ne les aidait en rien, dans l'ascension sociale et ne servait pas à grand-chose, dans les études pour leurs enfants. Son apprentissage n'avait, d'autres objectifs, que de communiquer avec « l'autre », dans sa langue. Pour établir la différence, dans de pareilles situations, entre les deux langues, GUMPERZ distingue entre « *we code* » and « *they code* ».
(GUMPERZ, 1975)

A l'opposé, certains djebailis, peu nombreux d'ailleurs, une fois quitté le massif central, et d'autres règles de jeu apparues, l'implication personnelle à l'égard du chaoui décroît graduellement. Il s'agit là, essentiellement, de familles installées, avant l'indépendance, dans ces villes. Elles n'étaient pas nombreuses.

« Les groupes ayant une faible vitalité ethnolinguistique sont souvent ceux qui se dirigent vers une assimilation linguistique. » (AKINCI, 2003 : 129).

Ces familles se distinguaient par l'aisance, dans leur niveau de vie (familles de fonctionnaires, de commerçants ou de professions libérales). Les critères identitaires changent en fonction des aspirations personnelles. Les valeurs, associées à l'enfance, relèveraient d'un espace de nostalgie, non compatible avec la nouvelle réalité. L'engagement personnel, au service d'une cause linguistique ou culturelle, s'éteint puis s'éclipse et ne prend pas de sens pratique. La volonté, chez eux, d'abandonner la pratique du chaoui et sa transmission à leurs descendants, résulte, dans de pareils cas, selon C. HAGEGE (**HAGEGE, 2000 : 267**), des causes économiques, sociales, psychologiques inhérentes à la langue et à ses sujets.

Ce sont ces derniers, (nous avons connu et contacté un nombre d'entre eux à Batna) qui, une fois arabisés, se retournent contre les leurs, dans les villes. Ils ne retournent, d'ailleurs, jamais, dans leurs villages et coupent toutes relations et tous liens de parenté, avec leurs origines et leurs proches. Ils éprouvent, à l'égard de leurs frères de race, ainsi qu'à leur langue et à leur culture, plus de haine et plus de mépris que les arabophones eux-mêmes. L'effet du processus de l'arabisation est tel, chez eux, qu'ils défendent, avec acharnement et avec beaucoup de plaisir, plus que les arabophones eux-mêmes, dirions-nous, les intérêts de la langue arabe et de sa culture, contre les leur propres.

A partir des années 1980, la situation économique des djebailis avait commencé, à s'améliorer. Dans la conception collective des habitants de la ville de Batna, les djebailis sont, de nos jours, associés aux métiers de la bijouterie, des entreprises de travaux bâtiments, de cadres administratifs, de propriétaires de belles maisons, de belles voitures, etc. Mais leur image est, toujours, un peu nuancée. Elle est faite de méfiance et d'admiration.

Ils sont détestés, méprisés, aussi bien, par les chaouis des autres régions résidant à Batna, que par les arabophones de cette ville. Il suffit d'évoquer ou de voir passer un djebaili (en l'absence de ces derniers) pour déclencher une pluie d'injures, de moqueries, de haine : « *Bni djebbloun* », « *jboura* » (*les abrutis*), ou encore « *Djebaylia waarin* » (*les djebailis sont durs*) « *djebaylia racistes* » des propos qui incitent à la méfiance. D'autres propos comme : « *ils sont honnêtes* » « *ils ne sont pas agressifs* », « *ils ont de belles femmes* » « *zine jbayli wella qbayli* » expriment, plutôt, de l'admiration à leur égard.

Les autres habitants de Batna envient beaucoup le niveau de vie des djebailis : ce sont eux (les djebailis) qui possèdent « *les meilleures villas, les meilleures voitures, les meilleurs magasins, les meilleures bijouteries.* » Et cela suscite de la haine et de la jalousie chez les autres et favorise, chez les djebailis, le soutien et la solidarité, entre eux, et le désir de se distinguer des autres, de leurs rivaux. Ces sentiments ont suscité, chez les djebailis, un attachement, très distingué, à leur langue, à leur culture, à leurs traditions. Ces facteurs,

réunis, constituent, aux yeux, des autres habitants de la ville de Batna, les fondements de l'homogénéité et de la solidarité sociales, chez les djebailis.

Il est vrai qu'au début; les djebailis de l'époque, qui n'étaient pas nombreux, dans cette ville, et qui n'avaient pas encore de moyens économiques et sociaux, pour s'imposer comme entité à part entière, étaient un peu vexés par cette appellation et complexés par leur incompétence en arabe parlé. Mais aujourd'hui, ils se reconnaissent dans cette dénomination et éprouvent un haut sentiment de s'identifier comme tels (*d ajbayli d wezyen, djebaili u nass, djebayli u labas*), peut-on relever, dans les propos de beaucoup de nos enquêtés. Ils n'éprouvent plus de gêne, quant à leur incompétence en arabe parlé, et ne rougissent pas quand on le leur fait remarquer.

De nos jours, on constate même, chez beaucoup d'entre eux, une certaine résurgence de fierté de parler chaoui, dans les villes. Ce regain d'intérêt pour le chaoui en milieu urbain, n'est, à notre avis, qu'une réaction à de longues années de répression. Laquelle réaction a été suscitée par l'amélioration des conditions de vie des djebailis des villes et des campagnes, sur le plan économique. La conjoncture qui a favorisé, depuis quelques années, l'émergence du fait amazigh sur le plan politique, en constitue un second facteur. Le troisième facteur, qui résulte des deux précédents, concerne le plan psychologique et consiste en le haut sentiment d'identité amazighe en milieu djebaili.

A croire certains propos, tenus par un nombre de nos enquêtés; à Batna, on assiste, ces dernières années, à un éveil de conscience

identitaire amazigh, qui se traduit par des représentations positives, à l'égard du chaoui chez les djebailis des villes. Les enquêtés distinguent, à ce niveau, entre la pratique d'une langue et l'identité. A leurs yeux, l'affirmation identitaire ne se fait pas, forcément et uniquement par la pratique de cette langue. C'est en effet, ce que nous avons remarqué, même chez les enfants djebailis des villes, qui ne maîtrisent pas le parler.

« C'est vrai, je ne parle pas chaoui, mais je suis djebaili. Tous mes cousins dans notre douar ne parlent que le chaoui. Je veux bien apprendre à le parler » un lycéen de 17 ans à Batna. *« Souvent, les gens pensent que si on ne parle pas le chaoui, on n'aime pas le chaoui ; mais c'est faux, moi je ne parle pas chaoui parce que mes parents ne me l'ont pas appris. Moi je suis djebailie et j'aime le chaoui »* une étudiante en sciences économiques à l'université de Batna. Le chaoui est vécu, par ces deniers, comme un moyen identitaire, même si, dans leur usage linguistique effectif, il est situé au bas de l'échelle.

Dans cette ville, les gens, qui s'expriment mal en arabe, ne sont plus, maintenant, ridiculisés, comme autrefois. On ne ressent plus de sentiment de honte de parler chaoui, en public, ni de complexe d'infériorité de s'exprimer mal en arabe parlé.

Ceux qui éprouvent du mal à comprendre et/ ou à se faire comprendre en arabe parlé, n'éprouvent, ces derniers temps, aucune gêne. Ce sont, parfois, ceux qui ne les comprennent pas, qui se trouvent dans des situations embarrassantes, surtout s'ils sont

d'origine chaouie. Il arrive, souvent, que ce soit ces derniers, qui font leurs excuses, auprès de leurs interlocuteurs chaouiophones. Ceux, parmi les chaouis, qui, par snobisme, ne parlent pas leur langue, ou font semblant de ne pas la comprendre, sont, souvent, ridiculisés par leurs proches (*la tchitchi, chawi maarbez*).

Conclusion

Bref, le parler chaoui, de nos jours, jouit d'un prestige social, en milieu djebaili. Ce prestige n'est pas dû à son statut politique (le chaoui, tout comme d'ailleurs l'arabe parlé, n'est pas une langue de l'école, de la formation) ni à son statut social (il n'assure aucune ascension sociale) mais à sa valeur symbolique, identificatoire des djebailis. A Batna, beaucoup d'enquêtés nous l'ont fait remarquer qu'ils recouraient au chaoui pour s'adresser aux agents de l'état (originaires du massif), dans les bureaux pour se servir facilement, ou en priorité. Ils se reconnaissent, d'ailleurs, par la particularité de leur chaoui.

Ces représentations que l'on peut qualifier de « positives » à l'égard du chaoui, n'impliquent pas, nécessairement, un positionnement de contrepoids, ou de réaction contre l'arabe parlé, que les enquêtés déclarent utiliser, dans l'usage courant, pour répondre à leurs besoins langagiers. Le contact entre ces deux langues se présente comme « *harmonieux et non conflictuel.*» (BOYER, 2003 : 173)

La plupart de nos enquêtés sont, d'ailleurs, bilingues. Les arabophones, avec lesquels, ils partagent leur quotidien, dans les

centres urbains, ne parlent pas chaoui. Ceci oblige les djebailis à changer de langue, pour entrer en contact avec ces derniers. Ils s'expriment avec, plus au moins, d'aisance, en arabe parlé. Mais ils ne peuvent cacher leur accent dans la pratique de cette langue. Un accent, qu'eux-mêmes reconnaissent, et qui les distingue des chaouis des autres régions.

En somme, pour les djebailis, le chaoui et l'arabe parlé sont deux langues territorialisées. Leur emploi répond aux normes sociétales. L'arabe parlé est considéré, comme moyen de communication de masse en milieu urbain. Le chaoui est attesté, principalement, en milieu rural. Dans les centres urbains, outre sa fonction communicative, le berbère revêt, pour les djebailis, un caractère symbolique et identificatoire. Cela est en soi, à notre sens, un facteur favorable au maintien du chaoui dans la région. A. COMTE, cité par BOURDIEU, écrit à ce sujet :

« Le langage institue naturellement une pleine communauté où tous, en puisant librement au trésor universel, concourent spontanément à sa conservation. » (COMTE dans BOURDIEU, 1982 :23).

Bibliographie :

- **Akinci, M.A.** (2003) : « Une situation de contacts de langues : le cas du turc- :français des immigrés turcs en France. » Contacts de langues : modèle, typologies, interventions /D. Jacqueline BELLIEZ & Marielle RISPAIL. Paris : l'Harmathon. p. 127-144.
- **BENIT, A.** (2000) : « Pratiques et représentations linguistiques des locuteurs francophones de Bruxelles. » Thélème Revista Complutense de Estudios Franceses: 15. p. 179-192.
- **BOYER, H.** (2003) : « Le poids des représentations sociologiques dans la dynamique d'un conflit diglossique. Les exemples catalan et galicien dans l'Espagne des Autonomies. » colloque international sur

l'écologie des langues. Edité par Annette BOURDREAU, Lise DUBOIS, Jacques MAURIS, Grant MC CONNELL. Paris, L'Harmathon, 173-184.

- **BOURDIEU, P.** (1982) : Ce que parler veut dire, L'économie des échanges linguistique, Paris, Fayard.
- **BULOT, T.** (1998) : « Langues en ville : une situation sociale des territoires. » Rouen : reconstructions, langages (Sociolinguistique Normande : Langues en villes) Etudes Normandes, 1, Association Etudes Normandes, Mont Saint Aignan. p. 58-71.
- **CARO, G.** (1987) : « Négation d'identité linguistique et pathologique en Bretagne. » France pays multilingue Les langues en France, un enjeu historique et social, T2, S/D G. VERMES & BOUTET J. Paris : l'Harmathon. p. 191-196.
- **EL KHATIR A.** (2006) : « Etre berbère ou amazigh dans le Maroc moderne, histoire d'une connotation négative. » Berbères ou arabes, le tango des spécialistes .S/D H. CLAUDOT-HAWAD. Paris : non lieu. p.115-135.
- **FERGUSON C.A.** (1959): «Diglossia.»World XV 15. 325-340.
- **FISHMAN J.A.** (1967): "who speaks what language to whom and when?" Linguistique n° 2 p. 67-88.
- **GEA, J.M.** (2005) : « Immigration et contacts de langues en Corse. L'exemple de deux familles marocaines. » Langage et Société n° 112 juin. Paris : CNRS. p. 57-78.
- **GUMPERZ, J.J.** (1975): Code switching in conversation. Unpublished Ms.
- **HAGEGE, C.** (2000) : La mort des langues. Paris : Odile JACOB.
- **JUILLARD, C.** (1995) : Sociologie urbaine. La vie des langues à Ziguichor (Sénégal). Paris : éd. CNRS.
- **LE DU, J. & LE BERRE, Y.** (1987) : « Contacts des langues. » Travaux du cercle de linguistique de Nice n° 9. p.11-33.
- **LEIF, J.** (1982) : Education et pédagogie S/D), Manuel de linguistique appliquée, Ouvrage collectif coordonné par F. MARCHAND, La norme linguistique. Paris : Delgrave.
- **ZANGO, B.** (2001) : « Individuation linguistique et parlures argotiques : un exemple de ségrégation spatio-linguistique à Ouagadougou. » Cahiers de sociolinguistique n°6. Rennes : PUF. p.13-24.